

L'ESSENTIEL, murmura le boy en posant sur la table en rotin le plateau d'apéritif, c'est de ne pas brusquer le glaçon, car, trop vite dilué, le pastis est imbuvable. J'opinai du chef, ravi de la leçon bien apprise, étendis mes jambes gonflées sur les dalles fraîches de la véranda et pris d'une main tremblante mon huitième verre de la journée. Une fois le boy parti, le silence retomba.

La nuit allait venir. La jungle qui descend en lignes moutonneuses des montagnes avait des frémissements lents que le vent du soir déplaçait à peine. En bas, sur le Toka-toka, des pirogues indigènes, creusées dans des troncs d'arbres, remontaient à contre-courant ; pagaies qui, plongeant dans l'eau grasse, faisaient un bruit sourd de tambour. L'hydravion rouge et bleu, fierté de la Compagnie générale sucrière, retenu par deux gros câbles d'acier à l'une des poutres transversales du

débarcadère, dessinait, immobilisé sur le fleuve, un sillage de crème à la vanille. La lune, tout d'un coup, parfait disque pâle, y ajouta ses reflets d'argent. Dans quelques jours, ce serait la mousson, saison des pluies, le grand déluge...

Dix-neuf heures : l'Afrique n'existe plus. Passée l'heure sacro-sainte de l'apéritif, le continent noir tout entier bascule dans le vide. On se raccroche aux livres qui moisissent sur les étagères, aux programmes insipides distillés par la radio britannique. Les pales du ventilateur dans chacune des pièces vous font, au-dessus de la tête, comme une auréole. Après tout, pour rester ici, bled véritable, tiers de millimètre sur la carte du monde, on doit être le saint de quelque chose. Mystérieux et incompréhensible sacerdoce.

Très vite, dans ces zones tropicales à l'excès, sous un sempiternel quarante degrés à l'ombre, on apprend à être lâche. La rage du début laisse place à la nonchalance, puis à l'abattement. On perd du poids. Les yeux jamais ne s'habituent à la lumière cruelle des jours trop droits – on se rase avec des lunettes de soleil et on déambule, bien obligé, sous des ombrelles. Vivant coincé entre les saisons – l'une sèche et brûlante comme un four, l'autre moite comme une éponge – on a, pour vivre, tout l'élan que peut avoir un homard patinant dans l'évier et promis au bain-marie.

Suer en maugréant devient une seconde nature. Boire et dormir, une ultime manière de fuir et d'oublier. Le temps qui passe sur les rives du Toka-toka a la subtilité d'une enclume.

Aussi, vivre ici n'a plus que de lointains rapports avec l'existence normale. On se lève en soulevant la double moustiquaire, on se couche en la rabaissant soigneusement. Entre les deux, une poignée d'heures où l'on tient debout, réparties entre les divers apéritifs, les engueulades des supplétifs, la sieste sur la véranda, la signature méthodique des livres de comptes de la Compagnie générale sucrière et les invariables « Rien à signaler » chaque jour consignés dans l'agenda du personnel, dont la répétition confine à l'art sériel...

Heureusement, il y a la chasse. C'est du moins ce qu'affirment les colons disséminés dans les quelques clairières à ciel ouvert de la jungle alentour. Dizambourg est de ceux-là : une ferme en dur plutôt prospère, neuf cents hectares de canne à sucre, une femme prénommée Amélie, toujours entre deux fièvres, cinq épagueuls bretons, deux voitures, dont une incroyable Ford Taunus bleu pétrole, et une passion névrotique pour le « beau coup de fusil ».

Je n'ai jamais eu, pour être franc, le don de l'amitié. C'est un talent chez moi resté en friche ; j'évite d'y jardiner ou de prévoir, un jour, d'y

étendre une chaise longue, un matelas pneumatique. La solitude me convient mieux. On le sait : elle forge l'âme bien trempée des grands hommes. Certes, il m'est arrivé, je le confesse, les premiers mois de mon installation sur les rives touffues du Toka-toka, de la tromper avec quelques indigènes à plateau, mais, très vite, leurs charmes volubiles et intéressés m'ont encombré.

Dizambourg est mon plus proche voisin et mon meilleur fournisseur de canne à sucre : sa ferme n'est qu'à quarante kilomètres des bureaux de la Compagnie générale sucrière dont, gérant contrôleur de deuxième échelon moi-même, j'assume la paisible destinée. C'est le seul Blanc du coin à qui, en dehors de mes obligations professionnelles, je parle un peu ; son inconsistance aux échecs comme sa soif de parvenir au moins une fois à me battre à ce jeu m'ont rapproché de lui. Et, pour lui être agréable et entretenir de bonnes relations commerciales, j'accepte tous les quinze jours, rituel invariable, fusil prêté à la bretelle, de l'accompagner dans les profondeurs de l'enfer vert africain...

★  
★ ★

La chasse ne m'intéresse pas. Elle m'effraierait plutôt. Malgré mes tentatives d'entraînement psychologique, menaces diverses et réprimandes variées, adressées ou proférées moi-même à mon encontre, je sursaute à chaque détonation, manque parfois de m'évanouir, et pour un peu, si Dizambourg ne me toisait pas, détalerais pour me cacher sous la banquette arrière de sa Ford Taunus.

Mais ici, en Afrique équatoriale, près des rives majestueuses du fleuve Toka-toka, il est de bon ton, comme aime à le répéter ce cher Dizambourg, de bien montrer, loin de toute civilisation, que nous sommes et restons des hommes blancs, de la race supérieure. On carbure donc au pastis et tiraille à tout-va dans les ramures et les broussailles. De plus, dès que nous ouvrons la bouche, nous sommes convenus d'hurler à pleine voix. Sous nos casques, avec nos bottes de cuir immaculées, les fusils à double canon huilés et cet air mauvais que nous arborons, nous avons donc l'air terrifiants, c'est-à-dire, conformément à la légende coloniale, irréprochables.

Ainsi, la dernière fois, cela va faire quatorze jours, sommes-nous partis vers le nord du pays, en direction des hautes forêts d'eucalyptus. Dizambourg avait pris ses quatre fusils, dont sa Winchester incrustée d'ivoire, et embarqué ses épagueuls

dans le coffre arrière de sa Ford Taunus aménagée à cet effet.

Nous roulions depuis une dizaine de minutes que, déjà, je ressentis une irrésistible envie de vomir. Curieusement, depuis que je suis en Afrique, j'ai des haut-le-cœur. Aucune journée ne se passe sans qu'à un moment ou à un autre je ne me plie en deux entre les larges feuilles des bananiers afin de dégorger ma bile. Dizambourg, lui, au début, avait la dysenterie. Il fallait le voir courir après avoir tout lâché, s'accroupir et se soulager, pantalon tortillé sur les genoux, en grognant de douleur. Moi, c'est l'estomac qui cafouille. Je ne supporte plus que le riz bouilli, servi nature, et le pastis avec un unique glaçon d'eau distillée. Un fruit cueilli, posé dans une assiette, me jette à terre. Au seul souvenir d'une épaisse tranche de rosbif saignant, je dois m'aliter et suspendre *sine die* toute activité intellectuelle.

Nous sommes donc arrivés en bout de piste, et nous avons laissé l'énorme Ford Taunus sous les arbres, à couvert. D'un bon pas, Dizambourg est parti devant, à la suite de ses chiens qui reniflaient ; moi à l'arrière, fermant notre progression. Dizambourg connaît bien la région, mais il a tendance à se perdre. N'ayant pas la prétention d'en savoir plus que lui, je me contente, le cas échéant, de formuler d'une voix soucieuse de

vagues hypothèses d'école qui tomberaient sous le sens. L'année dernière, à la même époque, quelques jours avant la terrible mousson qui devait, entre autres, décrocher l'hydravion de la Compagnie et l'envoyer valdinguer à dix mètres de hauteur dans les banians, nous avions mis, lors d'un périple similaire, plus de douze heures pour retrouver la voiture dont, entre-temps, les pneus avaient fondu. Mais il est de notoriété coloniale que rien ne ressemble plus à la jungle que la jungle, d'autant que les autochtones, par hasard rencontrés, font exprès de nous raconter des sornettes sur la direction à prendre. De plus, comme l'hallucinante précision de nos boussoles nous égare, nous ne nous fions qu'aux chiens ; c'est d'ailleurs leur seule utilité puisque, à chaque gibier aperçu, ils rebroussent chemin en couinant de terreur. Dizambourg, toujours de mauvaise foi au sujet de la race canine, prétend alors qu'il n'y a plus qu'à « sulfater » la zone en question – c'est pourquoi nous emportons aussi des grenades à fragmentation.

Ce jour-là, donc, nous avons marché quatre heures avant de trouver la trace d'un troupeau de girafes. Les chiens ayant amorcé leur demi-tour, nous comprîmes le signal. Aussitôt embusqués derrière les baobabs, le fusil armé, calé dans le creux de l'épaule, l'œil gauche fermé, l'œil droit

en hypnose sur la cible, nous attendîmes. Peine perdue ! me cria Dizambourg. Les bêtes étaient trop loin, nous risquions de les rater par un tir malencontreux ; pis, de les mettre en fuite définitivement. Dizambourg eut alors l'idée saugrenue de contourner nos victimes en rampant et de les rabattre sur moi. Ce qu'il essaya de faire à plusieurs reprises, mais sans succès : les trois girafes s'enfuyaient dans l'autre sens ou revenaient sur lui sans le voir... Enfin, au bout d'une demi-heure, l'une d'entre elles, la plus petite, abasourdie par la chaleur ou lasse du manège trop bruyant de Dizambourg, se rapprocha de moi d'un maigre galop et s'arrêta... Une suee glacée m'envahit... L'animal ayant franchi la zone fatidique des vingt-cinq mètres, je ne pouvais plus attendre : je fermai les yeux, me cramponnai à mon arme tel un naufragé à sa bouée et pressai d'un doigt glissant la détente du fusil. La détonation et le hurlement ne firent qu'un... Je mis du temps à comprendre : après avoir levé un nez ahuri, la girafe continuait de brouter à vingt mètres comme si de rien n'était ; par contre, Dizambourg avait disparu... Je l'avais touché ! Renversé sous le choc, effondré de tout son long dans l'herbe haute pleine de bouses, il avait la cuisse droite percée de part en part et perdait du sang au travers de son pantalon de toile écrue... La mémoire est amusante. Immédiate-



ment, les vers d'Arthur Rimbaud me sont venus à l'esprit et, je dois l'avouer, je me surpris, courant vers ma victime, à les murmurer d'une voix que j'eusse voulu moins rayonnante :

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine...*

Les deux fusils à la bretelle, emmerdé tout de même, j'ai dû traîner Dizambourg jusqu'à la Ford Taunus dont, pendant notre absence, les rétroviseurs, la roue de secours et la banquette arrière avaient été subtilisés...

Une fois encore, nous revenions bredouilles et Dizambourg de fort méchante humeur.

★

★ ★

Depuis, nous sommes un peu en froid. Certes, nous conservons toujours de bonnes, voire d'excellentes, relations de voisinage – après tout, seulement quarante kilomètres à vol d'oiseau nous

séparent – mais j’ai peur que, malgré son caractère affable et sa gentillesse naturelle, il ne m’en veuille encore. Sa cuisse droite, paraît-il, après plusieurs jours d’infection préoccupante, penche vers la cicatrisation... Moi, je continue au pastis. Sec, avec un glaçon que mon boy fidèle prend soin de ne jamais brusquer. Dans quelques jours, la saison des pluies commencera. Les paris sont ouverts sur l’hydravion de la Compagnie générale : passera-t-il ou ne passera-t-il pas, soulevé par la tornade, la ligne des banians ? Ce sera une année de plus, ici, en Afrique équatoriale, sur les rives du Toka-toka, en zone tropicale.